



UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 9 (1981)

DOI: 10.11588/fr.1981.0.51013

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

den gehören auch Eheverträge, Testamente und Todfallsinventare, die in hohem Maß Indikatoren der sozialen Mobilität, der Familienstruktur und der wirtschaftlichen Leistungsfähigkeit einer Bevölkerung darstellen. Die Testamente geben darüber hinaus noch wertvolle Aufschlüsse über die Beziehungen innerhalb der Familie, das religiöse Empfinden, aber auch die Ausbreitung der Schriftlichkeit und den Grad der Alphabetisierung. Hier haben Pioniere der Forschung auf diesem Gebiet wie Bernard VOGLER (*Le testament alsacien au XVIII^e siècle*, S. 317–325) oder Michel VOVELLE (*Un préalable à toute histoire sérielle: la représentativité sociale du testament*, S. 257–277) auch zu dem vorliegenden Band Wichtiges beigesteuert; daneben werden zu den Testamenten und Todfallsinventaren in den drei Beiträgen von Peter BORSCHIED (*Les inventaires Wurtembergeois: une chance pour l'histoire sociale. Programme et premiers résultats*, S. 205–230), Jean BERENGER (*Les testaments du maréchal de Basse Autriche*, S. 291–303) und Jean-Michel THIRIET (*Les testaments militaires »welsches« des Archives de la guerre d'Autriche 1670–1770*, S. 305–315) auch außerfranzösische Verhältnisse beleuchtet. (Zum Beitrag Bérangers sei dabei in Parenthese angemerkt, daß die Testamente von Mitgliedern des Hauses Habsburg nicht im Allgemeinen Verwaltungsarchiv, sondern im Bestand Familienurkunden des Haus-, Hof- und Staatsarchivs aufbewahrt werden).

Die Bibliographie am Schluß des Bandes (S. 331–339) zeigt das Übergewicht der französischen Forschung im Bereich der Notariatsurkunden und ihrer Auswertung – ein Verdienst, das untrennbar mit der Schule der *Annales* verknüpft ist –, aber auch die Fülle der Überlieferung in Frankreich, die sonst wohl nur noch von Italien erreicht wird, während der deutschsprachige Raum dafür kein vergleichbares Äquivalent aufzuweisen hat, sofern man nicht die Prozeßakten von Reichshofrat und Reichskammergericht, die ja mehrheitlich zivilrechtliche Materien betreffen, in die Betrachtung miteinbezieht. Insgesamt dokumentiert der vorliegende Band auf eindrucksvolle Weise die Behauptung Poissons (S. 27), daß es sich bei den Notariatsarchiven um ein einmaliges Reservoir für unsere Kenntnis der Geschichte des Menschen handelt, mit dessen Hilfe über den neuzeitlichen Menschen Erkenntnisse gewonnen werden können, wie sie Dumézil oder Lévi-Strauss unter anderen methodischen Bedingungen für die Menschen Alteuropas und des indianischen Amerika vorgelegt haben.

Leopold AUER, Wien

Jochen SCHLOBACH, *Zyklentheorie und Epochenmetaphorik. Studien zur bildlichen Sprache der Geschichtsreflexion in Frankreich von der Renaissance bis zur Frühaufklärung*, München (Wilhelm Fink Verlag) 1980, 389 p.

Au moins depuis les fameux travaux de Mircea Eliade, il est d'usage de rattacher les conceptions cycliques de l'histoire à des formes primitives de la philosophie. On veut y voir l'expression d'une »pensée sauvage«, à la fois mythologique et fataliste. Prenant le contrepied de cette opinion généralement admise, la thèse de Jochen Schlobach entend démontrer que la théorie cyclique n'a cessé d'être présente dans les conceptions que l'occident s'est faites de sa place dans le temps. On la retrouve de l'antiquité aux temps modernes, fût-ce, avec des éclipses, notamment au Moyen Age, ou au prix d'adaptations qui la rendent comme souterraine. D'autre part, l'auteur bat en brèche la vision fataliste qui paraîtrait en résulter. Admettre que l'humanité est soumise au perpétuel retour du même ne se réduit pas à la triste constatation d'un morne piétinement de l'histoire. Cette croyance peut avoir son dynamisme. Curieusement même, aux temps modernes, elle fut une arme décisive contre la conception pessimiste du monde propre au Moyen Age chrétien.

Longue est donc l'histoire de l'hypothèse cyclique. Elle est présente à l'aube de la pensée antique. L'observation du monde, du cycle des astres, du jour, de l'année, de la vie humaine,

conduit comme naturellement à l'élaboration de grandes cosmologies métaphoriques, fondées sur la notion du retour universel. Elles culminent en Grèce dans le mythe de la «grande année», auquel Platon donne sa cohérence philosophique. Aristote s'inscrit dans la même mouvance, et tout aussi bien, avec des inflexions spécifiques, Polybe, Ovide, Virgile, pour n'en citer que les illustrations les plus fameuses.

A l'inverse, le christianisme ne pouvait que rejeter la théorie cyclique. Inadmissible pour lui, cette perpétuelle *natura naturans* n'ayant d'autre fin qu'elle-même. L'Eglise triomphante lui oppose la rectitude d'un cheminement qui va de la création aux fins dernières, dans l'espoir eschatologique ou les sombres pressentiments du millénarisme. Malgré cette censure, l'antique théorie ne fut pourtant pas très longtemps occultée. Sitôt retrouvées les œuvres de Platon et Aristote, elle se remet à exercer son pouvoir de séduction, puisqu'il faut dès le XIII^e siècle périodiquement la condamner (cf. p. 58 et suiv.).

C'est plus tard toutefois, à la première Renaissance, sous l'impulsion d'un Pétrarque, qu'elle va retrouver toute son efficacité, être le socle épistémologique de la fameuse interprétation ternaire de l'histoire occidentale (antiquité, Moyen Age, Renaissance). Ce regain d'intérêt pour la théorie cyclique ne saurait passer pour la résurgence anachronique d'une pensée statique. Tout au contraire, nous sommes invités à y voir un nécessaire détour dans le contournement du pessimisme chrétien, un lieu de passage qui débouchera sur les théories modernes de l'histoire. La vision cyclique aux XV^e-XVI^e siècles qui, après la nuit s'émerveille de l'aurore, et sort de la mort apparente pour une glorieuse renaissance, fait pièce victorieusement à la triste croyance en une corruption du monde générale et inéluctable.

Faute de place, on ne suivra pas l'auteur dans toutes les inflexions qu'il découvre de cette donnée fondamentale, dans des œuvres aussi diverses que celles de Pétrarque, Bodin, Leroy ou Naudé. La théorie y fait montre de sa ductilité en s'adaptant aux besoins du temps et du lieu. Elle traversera encore le XVII^e siècle, pour connaître son apogée, en même temps que son dépassement, dans la fameuse «Querelle des Anciens et des Modernes» dont Jochen Schlobach nous offre une lecture renouvelée. Tous les anciens thèmes y sont une fois encore réorchestrés. Tout se passe néanmoins comme si la théorie cyclique avait à cette date cessé de jouer un rôle libérateur. De nouvelles conceptions se font jour, mieux adaptées aux temps nouveaux. On ne peut plus nier qu'il y a eu progrès des connaissances, au moins dans les «arts mécaniques». La tentation se fait de plus en plus forte de découvrir le même processus en d'autres domaines, et d'abord dans la «philosophie», cette nouvelle idole. La «Digression sur les Anciens et les Modernes» (1688) de Fontenelle franchit le pas décisif. Il paraît désormais admis que les Modernes ne peuvent qu'être supérieurs aux Anciens, même s'ils ne sont que des nains juchés sur les épaules de géants. Bref, à la conception cyclique répond maintenant la linéarité du devenir humain, un dynamisme du progrès, sans que pour autant, le système ancien disparaisse d'un coup. Longtemps encore, pendant tout le XVIII^e siècle, il constituera un cadre commode de pensée, à tout le moins un réservoir d'images.

On le voit, le livre de Jochen Schlobach a le grand mérite de fournir une nouvelle cohérence à trois siècles de pensée historique. Il reprend des phénomènes connus, mais les réoriente, les réunifie en les ancrant dans le réseau métaphorique et conceptuel de la théorie cyclique. S'il s'en était tenu là, grand serait déjà son mérite. Mais il ne se satisfait pas du seul exposé de la théorie. La conception cyclique, on le sait, est d'essence métaphorique. C'est dire que la métaphore en ce cas est plus qu'une illustration de la pensée. On assiste à une perpétuelle interaction entre le concept et l'image, la représentation philosophique du temps et son expression figurée. (En ce sens, le sous-titre de l'ouvrage est essentiel, qui parle d'une «bildliche Sprache der Geschichtsreflexion»). Les alternances éveil / sommeil, lumière / ombre, vie / mort, les cycles astronomique, végétatif, humain entrent en résonance dans un enchevêtrement d'images, au gré d'une universelle analogie qui postule des correspondances terme pour terme entre macro et microcosme, nature et histoire (cf. tables de concordance, p. 165). A juste titre, l'auteur nous fait

désirer l'élaboration d'une authentique »métaphorologie«, qui rendrait compte de ces jeux d'écho à l'infini.

Sans doute la démonstration semble-t-elle parfois quelque peu systématique. Dans certains exemples cités, l'idée au fond assez simple de »Renaissance« ne paraît pas exiger tout un corps de doctrine pour être interprétée. Mais ce sont là vétilles. On relèvera plus volontiers la prudence de la démarche, son scrupule à n'avancer qu'à pas comptés, en s'assurant de la validité des concepts utilisés, tout autant qu'à l'ampleur de l'enquête dont le titre rend mal compte. En fait, c'est bien de l'antiquité au XVIII^e siècle que l'on suit le cheminement de la pensée cyclique, à travers la Grèce, Rome, l'Italie et la France. On admirera aussi la clarté pédagogique du propos qui sait faire appel à tableaux et graphiques.

On le répète, ce sont des auteurs, des livres, des témoignages généralement connus qu'analyse Jochen Schlobach, mais il le fait avec un regard neuf. Dans le domaine qu'il parcourt, on a avant lui trop souvent sacrifié à deux démarches opposées: on a procédé à des analyses lexicographiques de mots comme »Moyen Age« ou »Renaissance«, d'évidente utilité, mais de portée limitée, ou au contraire, on s'est abandonné à de vastes interprétations quelque peu décollées du réel. Dans un constant mouvement entre le mot et l'idée, la métaphore et le système philosophique, ce livre important sait retrouver une unité perdue.

Henri DURANTON, Saint-Etienne

Essays on »Renaissance Poetry«. James Hutton. Ed. by Rita GUERLAC, foreword by D. P. WALKER, Ithaca, London (Cornell University Press) 1980, 378 S.

Das hier angezeigte Buch vereint 4 Rezensionen und 16 zum überwiegenden Teil bereits zuvor in verschiedensten Zeitschriften veröffentlichte Studien James Huttons – die Früchte einer lebenslangen Beschäftigung mit den Auswirkungen der griechisch-römischen Antike auf die europäische Literatur der Renaissance. Hinter dem sehr allgemein gehaltenen Titel verbirgt sich ein ungewöhnlich breites inhaltliches Spektrum, wobei in den durchweg komparatistisch angelegten Untersuchungen stets aufs neue die beeindruckende Belesenheit des Vf. zutage tritt.

Die Artikel 1–7 befassen sich ausführlicher mit englischsprachigen Werken. Dabei verfolgt der einleitende Beitrag (Erstveröffentlichung 1951) die Geschichte der *laudes musicae* von den Ursprüngen bis hin zu den Verarbeitungen und Anverwandlungen der Thematik in der englischen Literatur des 16. und 17. Jh., die eine besonders reichhaltige Palette dichterischer Lobpreisungen der Musik bereithält. Den Ausgangspunkt bildet die berühmte Rede des Lorenzo zu Beginn des 5. Aktes des »Merchant of Venice«. Der Vf. zeigt auf, daß nicht nur die einzelnen Elemente dieser Lobrede (wie Sphärenmusik, Beziehungen menschliche Seele – Weltseele, moralischer Wert der Musik und ihre Wirkung auf die gesamte Schöpfung, woraus sich dann der Tadel des unmusikalischen Menschen ableitet) weit zurückreichenden Traditionssträngen entstammen, sondern daß diese selbst in die Art und Weise der Darbietung und Anordnung des Materials hineinwirken. Hierzu zieht er die wichtigsten Ausformungen der Thematik heran: Die auf Plato und Aristoteles aufbauende Herausbildung und Organisation des Themenkomplexes im Rahmen der Schultradition der *septem artes liberales* wird ebenso reich dokumentiert (Varro, Quintilian, Sextus Empiricus, um nur diese drei Autoren herauszugreifen) wie die nachantiken Bearbeitungen, z. B. in den Werken Boethius', Cassiodorus' oder Isidors von Sevilla. Erst dann wendet sich der Vf. der englischen Renaissance-Dichtung zu (ausführlicher behandelt wird neben dem eingangs erwähnten *encomium musicae* des Lorenzo u. a. die Einbettung der Thematik in verschiedenen Dichtungen Miltons), um schließlich mit dem Hinweis auf späte Reflexe (etwa in Wordsworths »On the Power of Sound«, 1828) seinen Gang durch die Geschichte zu beenden.